

Arnaud Dudek

Gustave en avril



Illustré par Camille Royer

ACTES SUD junior

Arnaud Dudek

Gustave en avril

Illustré par Camille Royer

ACTES SUD junior

Pour Arthur.



Dans le hall de l'école, entre les toilettes et la loge d'Ernestine, la gardienne, il y a un vieux banc pas du tout confortable. C'est là qu'on attend notre tour quand on nous envoie chez la directrice parce qu'on a triché ou qu'on s'est battus à la récré. C'est aussi là qu'on patiente, Nathan et moi, comme tous les

mercredis. On attend nos parents. Ils ne sont jamais à l'heure.

Pendant qu'Ernestine bouge sa tête dans tous les sens, les poings sur les hanches, concentrée comme une boxeuse qui va combattre, Nathan essaie de me raconter le dessin animé qu'il a regardé ce matin en mangeant ses céréales choco-crunchy :

– Alors là, paf, Sacha essaie de capturer Flamiaou pour lui apprendre à ne plus voler, pof, mais t'as Flamiaou qui regarde Pikachu et alors il rêve parce que l'étrange Pokémon prénommé Doudou...

Je plisse les yeux.

– J'ai rien compris...

Nathan hausse les épaules. Au lieu de recommencer, il change complètement de sujet. C'est son truc, ça, à Nathan, il est toujours difficile à suivre, comme s'ils étaient plusieurs dans sa tête.

– Tu sais pourquoi elle s’appelle Gutenberg, notre école ?

J’explique à Nathan que Gutenberg a inventé l’écriture, ce qui est quand même une découverte hyper importante, hein ? Il me demande alors si Gutenberg sait que son nom a été donné à notre école primaire.

– Ben non, je dis en haussant les épaules, vu qu’il est mort genre il y a mille ans...

– Ah OK ! Ben moi, à choisir, je préfère donner mon nom à une rue plutôt qu’à une école.

Il faudrait qu’il fabrique quelque chose d’important, Nathan, comme une cape qui rendrait invisible, ou bien un jeu vidéo où on ressentirait vraiment toutes les émotions des héros.

– Si j’invente une super recette de cuisine ? Ou de la viande, mais sans viande ?

– Bof... T’auras peut-être le droit à une impasse. Pas plus.

Nathan gonfle ses joues. Il habite dans une impasse, justement. Impasse de la Planchette (fallait le trouver, ce nom). En plus, son impasse, elle commence par un porche sale où des gens dorment sur de vieux matelas, font pipi ou laissent des mots parfois drôles (et parfois pas) sous un petit panneau “Défense d’afficher”. Par exemple, quelqu’un a mis “Et écrire, on a le droit ?” juste en dessous du panneau. Mais ce n’est pas resté longtemps. À la place, depuis un mois, il y a “Travail, famille, pâtes, riz”.

– Gutenberg, il avait un prénom ?

C’est là que les parents finissent par arriver, les joues rouges et la bouche grande ouverte, comme des coureurs à un mètre de la ligne d’arrivée.

– Il est 11 h 59, dit Ernestine en frappant sur son poignet la montre qu'elle n'a pas.

Le père de Nathan hausse les épaules. Ma mère, les mains sur les genoux, a couru un peu trop vite ; elle est au bord de la crise cardiaque.

– Bonjour, Ernestine, dit ma mère après avoir repris son souffle. Vraiment désolée, je n'avais pas vu qu'il était si tard.

– C'est bien le problème...

Avec Nathan, on se dit au revoir comme des rappeurs, le check poing contre poing puis l'envolée de doigts façon papillon les bras croisés.

– À demain, Ernestine !

– C'est ça, répond notre gardienne en se passant une main sur le front, au revoir, tss, tss.

Comprendre : Mes pauvres chéris, vous ne méritez pas des parents pareils, une mère échevelée qui ne sait pas courir, un

père qui porte un bonnet alors qu'il fait dix-huit degrés, la vie ne vous gâte pas.

Pour rejoindre notre appartement, il faut à peine cinq minutes. Remonter la rue Dufresne-Lamy, saluer l'épicier bio à béret chez qui mes parents s'approvisionnent en farine de sorgho, graines de courge et légumes fermentés (achats de bonne conscience, entre deux burgers reblochon / lard / supplément gras), tourner à gauche, passer devant la pharmacie des sœurs Sourire (à croire qu'elles essaient elles-mêmes tous leurs médicaments, en particulier les laxatifs, ce qui les met de mauvaise humeur), tourner à droite. Cinq minutes : le temps pour moi de raconter longuement ma matinée en faisant de grands gestes (j'ai ce que mon père appelle "le souci du détail").

Et puis la boîte aux lettres, un salut amical à Mme Bailly, la concierge (qu'on surnomme Mme Ahlâlâ, tellement le monde entier s'acharne sur sa petite personne en changeant le code de sa carte bleue ou en lui livrant des objets qu'elle n'a pas commandés), l'ascenseur, le troisième étage.

Une fois à la maison, ma mère se lance dans la conception d'un de mes plats préférés : coquillettes et jambon. Une de ces vieilles ruses de parents destinées à couper court à toute discussion. Vous savez : “Je ne vois pas de quoi tu te plains, Gustave. Je fais tout pour toi ! Je t'ai même fait des coquillettes.”

Tout ça crié avec les poings sur les hanches et les yeux vers le ciel, évidemment. Vous connaissez ça aussi bien que moi.

Ensuite, il y a ce qu'on appelle chez nous un "temps calme" : ma mère ronfle devant les infos pendant que je fabrique en silence une Chevrolet Corvette en Lego. Le temps calme, on peut traduire ça par : "Fiche-nous la paix, Gustave, on travaille comme des fous toute la semaine alors pendant une heure tu joues SANS faire de BRUIT dans ta CHAMBRE, sinon pas de dessins animés pendant SIX mois."

À 14 h 15, ma mère, oreiller tatoué sur la joue, pointe son nez dans ma chambre en agitant mes baskets et en prononçant mon prénom de plus en plus fort jusqu'à ce que je lâche mes Lego :

– Gustave, GUSTAVE, GUSTAAAAAVE!

J'enfile ma veste en jean, mes baskets. On prend l'ascenseur, niveau – 2, le parking. Je monte dans notre vieille voiture

verte sans soupirer. Bref, je fais en sorte de ne pas créer ce que mon père appelle un “incident diplomatique”.

On sort du parking, puis c’est parti pour trente minutes de voiture fantôme. Comprendre : ma mère double à toute vitesse sur l’autoroute, elle freine, accélère trop fort, zigzague en chantant, montre son poing à des chauffeurs de camions ; à part dans le train fantôme de la foire, je n’ai jamais aussi peur que quand elle conduit. Pour tenir le coup, j’essaie de penser à des trucs drôles. La dernière blague pourrie de Lorenzo. Ou bien la chute de Nathan pendant l’acroport du mardi. Comprendre : des bancs, des cerceaux, des balles et des tas d’objets mous disposés un peu n’importe comment dans le préau, et la maîtresse qui nous demande gentiment de

passer au-dessus des objets, ramper sous les bancs, sauter à cloche-pied dans les cerceaux, pour prouver qu'on n'est pas des poules mouillées. En général c'est méga facile, mais l'autre jour on a eu droit à un exercice terrible, surtout la fin, avec la poutre toute fine, et, évidemment, Nathan s'est fait remarquer en glissant sur un cerceau et en s'étalant sur les plots.

Voilà, on arrive. J'ai un peu mal à l'estomac, je me masse le ventre pendant qu'on se gare sur le grand parking, tout au bout, sous un arbre, près du petit étang. C'est notre place habituelle.

– T'as pas vu mon portable ? demande ma mère en tremblant.

– T'as regardé dans tes poches ?

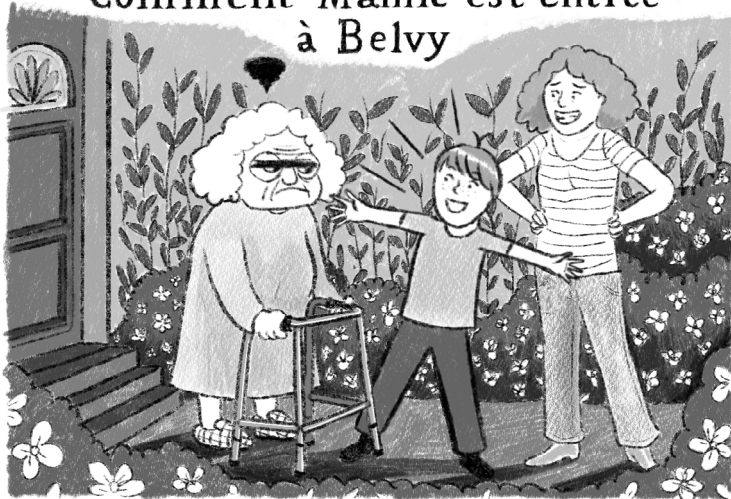
Elle lève les yeux au ciel, genre Mon pauvre bébé, tu n'es vraiment pas malin.

Sauf qu'il est vraiment dans la poche de sa veste, alors elle ne dit plus rien.

Portières fermées, allez, en route.

Mamie doit nous attendre.

2. Comment Mamie est entrée à Belvy



Quand Mamie est arrivée dans la résidence Belvy, elle ne préparait pas le marathon de Paris. Deux mois plus tôt, elle était tombée dans son jardin en arrosant ses fleurs. Ma mère l'avait retrouvée derrière sa maison, toute tordue, comme une poupée qu'on aurait prêtée à un enfant turbulent, toute mouillée, en plus, parce

qu'elle avait renversé son arrosoir sur sa jupe. Du coup, elle avait hurlé comme si elle avait rencontré un clown aux dents qui saignent. Autant vous dire que cet incident pas du tout diplomatique avait "clos le débat", comme dit mon père.

– Tu te rends compte, avait à moitié crié ma mère, il se serait passé quoi si je n'étais pas venue te voir aujourd'hui ?

– J'aurais dormi dehors, avait soupiré Mamie en essayant de hausser son épaule luxée, pendant qu'un jeune docteur moustachu lui prenait la tension.

Après sa chute, ma grand-mère ne se déplaçait plus qu'avec un gros truc en fer qui s'appelle un déambulateur mais qu'on n'avait pas le droit d'appeler par son nom devant Mamie, au risque de recevoir un verre d'eau (avec le verre). Alors on disait "cadre de marche" :